

Le chagrin des Ogres

de & mise en scène Fabrice Murgia

6 - 15 octobre 2011
Ateliers Berthier 17^e



Location 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs de 6€ à 28€

Horaires du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h
relâche le lundi, relâche exceptionnelle le dimanche 1^{er} mai

Odéon-Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

Angle de la rue Suarès et du bd Berthier Paris 17^e

Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

Service de presse

Lydie Debièvre, Camille Hurault

01 44 85 40 73 / presse@theatre-odeon.fr

Dossier et photographies également disponibles sur www.theatre-odeon.eu

Le chagrin des Ogres

de & mise en scène Fabrice Murgia

6 - 15 octobre 2011
Ateliers Berthier 17^e

scénographie

François Lefebvre

costumes

Marie-Hélène Balau

lumière

Manu Savini

musique

Maxime Glaude

vidéo

Jean-François Ravagnan

avec **Émilie Hermans, David Murgia, Laura Sépul**

production Théâtre National de Bruxelles

en collaboration avec La compagnie Artara *avec l'aide du* Festival de Liège et de Théâtre&Publics

créé le 21 février 2009 au Festival de Liège

Prix du Jury et Prix ex aequo du public du meilleur spectacle 2010 du festival Impatience

tournée le 26 janvier 2012 à Pessac en scène - Pessac / le 28 janvier 2012 à La Lucarne - Arradon / le 31 janvier 2012 à la Scène nationale 61 - Alençon / du 2 au 4 février 2012 au Trident, Scène nationale de Cherbourg - Cherbourg / les 7 & 8 février 2012 à la Halle aux Grains - Blois / le 10 février 2012 au Théâtre de Brétigny - Brétigny / le 6 & 7 mars 2012 au Château Rouge - Annemasse / le 9 mars 2012 à l'Allobroges - Cluses / le 15 mars 2012 à l'Arc, Scène nationale du Creusot - Le Creusot / le 27 et 28 mars 2012 au Festival Hybrides - Montpellier / le 4 avril 2012 au Safran - Amiens / du 6 au 8 avril 2012 au Festival Mythos - Rennes / le 12 et 13 avril 2012 au Théâtre de Grasse - Grasse / le 19 avril 2012 à La Faiënerie, Théâtre de Creil - Creil / du 24 au 28 avril 2012 à la MC2 Maison de la culture de Grenoble - Grenoble / du 9 au 11 mai 2012 au Préau, Centre dramatique régionale de Haute-Normandie - Vire

Coup d'essai, coup de maître : Fabrice Murgia signe un spectacle où toute la jeune génération s'est reconnue, obtenant en 2010 les Prix du jury et du Public du festival Impatience. En 2007, Murgia avait découvert le blog de Bastian Bosse, un lycéen allemand de 18 ans qui, quelques mois plus tôt, avait ouvert le feu dans son établissement avant de se donner la mort. Aussitôt, Murgia s'entoure de deux autres comédiens, d'un vidéaste, d'un musicien. À tous, il demande d'apporter leur propre journal, car il a la certitude que les textes de Bosse témoignent aussi de leur jeunesse : pourquoi donc a-t-il dévié ? Qu'est-ce que son geste peut nous dire sur ce que signifie aujourd'hui l'entrée dans l'âge adulte ? Très vite, le metteur en scène choisit d'entrelacer l'histoire de Bastian à celle de Laetitia, qui a grandi dans la peur et se réveille sur un lit d'hôpital...

«*Le chagrin des Ogres*», confie Murgia, «c'est l'histoire d'une journée au cours de laquelle des enfants vont cesser d'être des enfants. J'ai vingt-cinq ans et c'est ma façon à moi d'enterrer mon enfance. Le spectacle parle de ça, ce sont des testaments d'enfants.»

BASTIAN

Pourquoi les gens ont-ils autant de mal à accepter les choses et les personnes telles qu'elles sont ? Pourquoi mes parents ne m'acceptent-ils pas comme je suis ? "Pourquoi est-ce que tu n'es pas normal, Bastian?" Mais excusez-moi, c'est quoi, "normal" ? Ils me disent tout le temps : "Qu'est-ce qui ne va pas, Bastian ? Pourquoi est-ce que tu n'es pas normal ?" Mais c'est quoi "normal" ? Est-ce qu'il y a un bouquin, une page web, qui explique ce que c'est "normal" ? Non. Je ne crois pas. Alors arrêtez avec cette position conservatrice hardcore et réfléchissez. Normal, c'est moi. Enfin, je veux dire, c'est moi. Chacun est comme il est. Dans deux jours, c'est le 20 novembre, et tout sera fini. Les gens seront allongés raides sur le sol de l'école qui sera en train de brûler. Et mon cerveau s'envolera. Je suis retourné à l'école aujourd'hui pour être sûr que tout le monde sera bien là. Et oui, ils y seront. Je ne suis pas un putain de psycho. Ce ne sont ni la musique, ni les jeux vidéos qui me font tuer des gens. C'est vous. Je n'ai jamais eu de petite amie.

Fabrice Murgia, extrait de Le chagrin des Ogres

Exprimer un état d'esprit

A travers les projets auxquels vous avez participé comme acteur, vous vous situez dans une certaine lignée de théâtre, un théâtre qui inscrit au coeur de la pratique un rapport engagé au monde. Pour le Festival de Liège, vous préparez Le Chagrin des Ogres pour lequel vous élaborez un texte et assumez la mise en scène. Quelle est la genèse de ce projet ?

La genèse du *chagrin des Ogres* remonte à l'édition 2007 du Festival de Liège, lors d'un travail avec Jan-Christoph Göckel. Thomas Ostermeier était venu chapeauter un travail avec quatre étudiants en mise en scène de la Ernst-Busch sur des textes de Martin Crimp. Je travaillais la pièce *Face au mur* et je me suis lié d'amitié avec Jan-Christoph, un des quatre étudiants berlinois, aujourd'hui metteur en scène associé à la Schaubühne. Pour ce travail, Jan m'a demandé de travailler à partir du blog de Bastian Bosse qui, en novembre 2006, avait commis une fusillade dans son école. Nous étions en février 2007, c'était donc récent. Ensemble, nous avons traduit ce blog. La semaine suivante, j'ai vu le spectacle de Lars Norèn, *Le 20 novembre*, où Anne Tismer jouait le blog de Bastian. La matière m'intéressait et j'ai voulu m'y confronter, donner ma vision de cela. J'ai ensuite réuni trois comédiens, un vidéaste, un musicien et je leur ai demandé d'amener leur carnet de jeunesse. Il y avait beaucoup de liens avec ce blog de Bastian, et la question de savoir pourquoi, chez lui, cela a dévié m'a intéressé. La matière est donc assez générationnelle.

Cette prise en compte de la dimension générationnelle revient à plusieurs reprises dans vos propos. Pouvez-vous expliciter ce qu'elle recouvre ?

Je veux restituer une oeuvre sensorielle autour des témoignages d'un jeune homme et d'une jeune femme, arrivant à un cap de leur vie, dans une certaine époque qui est la nôtre. Ce sont des sons, des images de notre enfance. Je ne livre pas de noms, pas de dénonciation directe.

Pouvez-vous expliciter cette réserve, cette précision ?

Ce qui reste pour moi l'élément le plus politique au théâtre, c'est la forme. Dans son blog, Bastian Bosse dit qu'il est au camping, il parle de choses plus ou moins futiles, mais c'est entre les lignes que cela se joue. Je ne peux pas isoler un agresseur direct avec ce spectacle, je préfère larguer un état d'esprit sur le plateau, un cauchemar. Je réécis sur ces faits divers car ils stigmatisent une jeunesse qui est la mienne. *Le chagrin des Ogres*, c'est l'histoire d'une journée au cours de laquelle des enfants vont cesser d'être des enfants. Je ne trouve pas que mon spectacle soit « politique ». En fin de compte, il l'est, mais ma démarche pour le faire n'est pas du tout politique. J'ai vingt-cinq ans et c'est ma façon à moi d'enterrer mon enfance. Le spectacle parle de ça, ce sont des testaments d'enfants.

Vous entrelacez la réflexion sur le politique, que vous placez un peu en retrait, et la question du réel qui semble constamment problématisée. Ainsi, vous partez de faits divers dont vous dites, dans le même temps, qu'ils sont presque notre quotidien, notre vécu. Pourquoi assimiler cette réalité-là à LA réalité ?

On ne peut pas enlever aux spectateurs le réflexe de se dire « ça existe ». Les téléfilms racoleurs précisent en général qu'ils sont inspirés d'une histoire vraie, cela fait bien. Moi, j'ai besoin de cette accroche au réel, la plus crue pos-

sible, pour après, créer un envol plus onirique. L'onirique est justifié si on se reconnaît dans ce monde-là. Mais, de manière plus diffuse, le spectacle parle aussi du problème actuel du rapport à la réalité, au concret des choses. C'est pour cela que j'avais envie d'une dimension documentaire. Un personnage au début du spectacle explique que rien n'est réel ou plutôt que "tout ce qui peut être imaginé est réel", comme disait Picasso. A travers le style de jeu, l'agencement des séquences, l'atmosphère, et l'énergie de la création, on comprend qu'un matériau brut a été utilisé. Cette fable onirique doit transpirer le vécu.

Qu'en est-il de l'onirisme ? Est-il créé à partir de votre univers ?

J'ai pensé que le dernier espace de liberté était l'imaginaire et j'ai pris des éléments dont Bastian parle, des images de son enfance par exemple, pour lui créer un monde imaginaire qui d'un point de vue documentaire n'était pas le sien.

Vous postulez donc que le théâtre va mener «ailleurs». Le travail s'écarte de la dimension documentaire, il ne fait pas que montrer. Il crée autre chose.

Le spectacle est conçu en trois parties et va du plus cru au plus onirique. On entre dans une folie, une perte de contact avec la réalité quand Bastian part dans l'école pour buter tout le monde. On fait du théâtre – et non un documentaire – pour pouvoir raconter une histoire et associer l'idée de conte. On va chercher le réel, et pas forcément le réalisme. On enlève tout artifice pour ne garder que la substance "vérité". Je ne veux pas que les comédiens "jouent à faire" du théâtre. Je travaille avec les comédiens dans l'idée qu'ils désapprennent ce qu'ils ont appris à l'école. L'artifice ne m'intéresse pas. Certes, tous les comédiens ont un micro mais cela est moins artificiel que de devoir parler sans micro pour être entendu au dernier rang du public. Bien sûr la voix métallique et amplifiée ou le câble sont artificiels mais je fais plutôt référence aux énergies. Mon souhait est que chacun se reconnaisse dans le spectacle, même à des degrés de lecture différents en fonction des générations, par exemple. Ce dont je me souviens de mes 17-18 ans peut résonner avec les 18 ans de mes parents, les 18 ans de mes grands-parents et les 18 ans des jeunes d'aujourd'hui. Le spectacle ne cible pas spécifiquement les adolescents, ni leurs parents, il s'adresse à la part d'enfance qui s'est retranchée derrière notre cerveau, étouffée par les règles qui conditionne notre comportement adulte et responsable.

Quelle place occupe le public dans votre démarche ?

Il me paraît important que le public baigne dans l'atmosphère qu'on lui propose. Il doit être englobé dans ces images car la perception en fonction de l'âge est un fondement du spectacle. Il s'agit d'un "espace mental". C'est un terme souvent utilisé. Je ne sais pas ce que le terme "espace mental" signifie pour les autres créateurs, mais à mon sens il implique que tout le plateau ne renvoie pas à ce qu'il y a physiquement dans la tête de ces deux personnages mais plutôt que ce qu'on entend et ce qu'on voit renvoie à leur perception de la situation. Par exemple, si ces personnages entendent un coup frappé sur une table dix fois plus fort, il faut que le public l'entende dix fois plus fort.

Comment composer avec le pouvoir de fascination qu'exerce inmanquablement l'image filmée ?

Il y aura la captation directe à laquelle viendront se mêler d'autres images. La vidéo n'est jamais un écran vide qu'on remplit, je ne la conçois que de manière interactive avec le plateau et dans le sens de la narration. L'image captée est déformée comme pourrait l'être un son. C'est le fruit de multiples étapes de travail uniquement centrées sur le travail de l'image que nous ont permis de réaliser Théâtre&Public, le Festival de Liège et le Groupov. La vidéo est fondue dans l'image théâtrale. La vidéo, c'est de la lumière qui bouge.

Comment réfléchissez-vous ce rapport vivant-médiatisé ?

L'idée qui sous-tend le spectacle est que notre mode de vie occidental nous inflige une overdose d'images, ce qui affecte nos rapports sociaux normaux. Ainsi, par exemple, les nouveaux médias affectent ma tendance naturelle à m'intéresser aux faits divers, notamment pour me rassurer, ou plutôt pour me situer par rapport à une "norme". Dans le cas de Bastian ou d'autres *school shootings*, l'influence des jeux vidéos est bien connue, je n'en parle donc pas dans le spectacle. On ne traite pas directement d'une confusion entre la réalité et les images dont nous sommes bombardés, mais plutôt de la manière dont notre imaginaire, dernier espace de liberté à mon sens, a été conçu par ces mêmes images.

Vous dites qu'il faut s'adresser d'abord aux sens du public. Mais il s'agit donc d'autres sens que la vue et les vecteurs de la fascination ?

J'essaie de m'adresser aux sens pour dépasser ce stade intellectuel où il s'agit de comprendre. Une majorité du public vient au théâtre aujourd'hui pour se rassurer intellectuellement, pour reconnaître sa culture. J'essaie de toucher derrière le cerveau pour qu'après, ça revienne.

Dans quel sens dès lors ce spectacle serait-il politique ?

On y donne deux perceptions jeunes qui sont très représentatives, comme le sont souvent les folies meurtrières, d'un malaise social. Il me semble que des après-spectacles sont nécessaires. Il faut des animations sur le suicide, notamment. Car le spectacle parle de la famille, de la potentialité du suicide, de ses conséquences. C'est un rendez-vous entre un public de théâtre et une certaine jeunesse qui le regarde.

Nous sommes englués dans une situation qui nous agresse le cerveau. Il y a aussi une culpabilité occidentale liée à une incapacité de se révolter. Rien n'est concret. Quand nous manifestons contre les offensives américaines en Irak, nous ne pensons pas réellement que nous pouvions "arrêter" la guerre, au sens concret du terme, contrairement à nos parents quelques années plus tôt. Nos possibilités de révolte ne sont plus vraiment les mêmes. Aujourd'hui, il ne s'agit pas pour moi de changer le monde, mais de faire transmettre la conscience à une certaine jeunesse que le monde a besoin d'être changé, c'est-à-dire plus concrètement de rendre évident que le capital et l'individu ne peuvent pas être les valeurs fondatrices d'un système viable. On n'invente pas un système, on exprime un état d'esprit.

Entretien avec Fabrice MURGIA à propos de sa création *Le Chagrin des Ogres* dans la revue Alternatives théâtrales n°100.

Repères biographiques

Fabrice Murgia

Fabrice Murgia a été formé à l'ESACT/Liège par Jacques Delcuvellerie. Il travaille depuis 2006 comme acteur pour le théâtre, le cinéma et la télévision. La première mise en scène, *Le Chagrin des ogres*, s'est vu distinguée par le Prix Odéon – Télérama et le Prix du Public au Festival Impatience, dédié à la jeune création européenne. Cette création a été suivie d'une très importante tournée de plus de 150 dates. Son deuxième travail, *LIFE : RESET / Chronique d'une ville épuisée*, notamment programmé au Kunstenfestivaldesarts 011 et au Festival Radikal Jung . Les priorités du collectif ARTARA, qu'il a créé avec Jeanne Dandoy et Vincent Hennebicq : travailler de façon dialectique l'écriture de plateau, tenir un propos engagé sur le monde actuel, chercher la cohérence profonde entre une forme scénique et un sujet, associer narration et réflexion, créer une image scénique à la fois sensorielle et créatrice de distance, dans laquelle se fondent des images et des sons interactifs et très élaborés, former un collectif de performeurs, vidéastes, plasticiens et musiciens soucieux de témoigner du monde avec le regard et le langage de leur génération. Parallèlement, il poursuit sa carrière d'acteur , enseigne à l'école Fotti Cultures au Sénégal, et travaille à l'élaboration d'un premier film. Fabrice Murgia est artiste associé au Théâtre National de Bruxelles.

Récompenses : *Le chagrin des Ogres* : Prix Télérama & Prix du public (Festival Impatience 2010 - Odéon-Théâtre de l'Europe) ; *Life : Reset / Chronique d'une ville épuisée* : MASTERCLASS - Festival Radikal Jung (Volkstheater - Munich) / Prix du baiser le plus étrange et la comédienne la plus nue - Children Choice Awards Kunstenfestivaldesarts 011

Repères biographiques (suite)

Emilie Hermans

Comme Laura Sépul, elle obtient en 2006 sa licence au Conservatoire Royal de Liège, où elle s'est formée dans les classes de Jacques Delcuvellerie, Nathanaël Harq et Mathias Simons. Elle parfait ensuite son jeu face caméra avec O. Gourmet et B. Dervaux.

Sa première expérience d'interprète professionnelle, *Les Clandestins*, un spectacle de rue de la compagnie Isolat, est créée au festival de Namur en 2008. Un an plus tard, Fabrice Murgia lui confie le rôle de Laetitia dans *Le chagrin des Ogres*. En 2010, le spectacle a été présenté en Belgique (au théâtre National, au Manège de Mons, à l'Ancre de Charleroi, à Huy, à Tournai) ainsi qu'au festival de Wiesbaden, au Festival Impatience à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, au Festival d'Avignon, au Festival des francophonies à Limoges, à Strasbourg, au Festival Charles Dullin et au centre Wallonie-Bruxelles. Cette saison, *Le chagrin des Ogres* a encore été joué à Nancy, à Nivelles, et dans un festival en Roumanie avant d'être repris aux Ateliers Berthier.

En 2010, Emilie Hermans a également participé, entre autres, à la création d'un autre spectacle de la compagnie Isolat : *Les Anges gardiens*, repris un an plus tard au Théâtre Royal de Namur.

David Murgia

Né à Verviers le 16 mars 1988, il grandi et fait ses études humanitaires à Soumagnie, en région liégeoise.

A 17 ans, entre à l'école d'acteurs du conservatoire de Liège.

Il arrête prématurément le conservatoire pour répondre, en 2007, à la proposition de l'auteur et metteur en scène suédois Lars Norén qui écrit et met en scène *A la mémoire d'Anna Politkovskaïa*. Tournée en France, Belgique et Suède.

Au festival de Liège, il crée *Le chagrin des Ogres* premier spectacle écrit et mis en scène par son frère. Le spectacle arrive à sa 100^e représentation et continue sa route à travers toute l'Europe. Il joue également dans *Si demain vous déplaît* avec le metteur en scène bruxellois Armel Roussel (tournée en France et en Belgique).

Pour le jeune public, il joue *Tête à claques*, un spectacle des Ateliers de la Colline mis en scène par Jean Lambert qui tourne en Belgique, en Suisse, en France et au Canada depuis 3 ans. Son frère et lui y interprètent des jumeaux.

Il co-fonde le Raoul collectif, une aventure théâtrale composée par cinq jeunes acteurs-créateurs, travaillant sans metteur en scène, dont le premier spectacle *Le Signal du promeneur* verra le jour en janvier 2012 au Théâtre National de Bruxelles. Cette aventure, humaine et théâtrale, est la principale activité/priorité du jeune comédien, ainsi que sa collaboration avec Artara.

Actuellement, il est assistant à la mise en scène et acteur dans *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès, mis en scène par Isabelle Gyselinx au théâtre de la place à Liège. Représentations en novembre.

Pour la compagnie Artara, il prépare *Les irréprochables enfants de la tour de garde* qu'il co-écrit et créera avec

son frère en mai 2012.

Conférencier à l'école d'acteurs du conservatoire de Liège, il dirige un atelier sur le jeu farcesque, inspiré par l'expressionniste allemand Karl Valentin.

Au cinéma, il débute avec *La Régate*, aux côtés de Sergi Lopez, le premier film du réalisateur belge Bernard Bellefroid. Il reçoit le prix du meilleur espoir masculin au festival Jean Carmet.

Il apparaît dans *Soeur Sourire* de Stijn Coninx, tient un rôle dans *Rundsøop* (tête de boeuf), premier film très remarqué du jeune réalisateur belge Michaël Roskam, et s'apprête à sortir dans *Quartier Libre* aux côtés de François Damians et, encore, Sergi Lopez.

Laura Sépul

Entre 2002 et 2006, Laura Sépul fréquente les classes de J. Delcuvellerie et Matthias Simons au Conservatoire Royal de Liège, où elle obtient une licence en arts de la parole (elle y revient en 2008 pour une série de conférences sur la construction du personnage et le jeu intérieur). Elle complète ensuite sa formation au jeu face caméra avec O. Gourmet et B. Dervaux.

Sa carrière au théâtre débute en 2005 : J. Delcuvellerie la dirige dans *Anathème*, qu'on a pu voir au Festival d'Avignon. *Le chagrin des Ogres*, créé au Festival de Liège en 2009, est son premier travail sous la direction de Fabrice Murgia, qui l'a récemment distribuée dans *Dieu est un DJ* (Festival de Liège, 2010).